

L'insistance du troll

FRÉDÉRIC BÉRARD, *La bêtise insiste toujours. Chroniques sur la duplicité, le nombrilisme et autres ignominies*, Montréal, Éditions Somme toute, 2021, 144 pages

Pierre Norris

Volume 16, numéro 1, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Norris, P. (2021). Compte rendu de [L'insistance du troll / FRÉDÉRIC BÉRARD, *La bêtise insiste toujours. Chroniques sur la duplicité, le nombrilisme et autres ignominies*, Montréal, Éditions Somme toute, 2021, 144 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(1), 34–36.



L'insistance du troll

Pierre Norris

Candidat à la maîtrise, science politique, UQAM

FRÉDÉRIC BÉRARD

LA BÊTISE INSISTE TOUJOURS. CHRONIQUES SUR LA DUPLICITÉ, LE NOMBRILISME ET AUTRES IGNOMINIES

Montréal, Éditions Somme toute,
2021, 144 pages

Inquiet de longue date face à l'étiollement supposé de la démocratie libérale et de l'État de droit (*La fin de l'État de droit?*, XYZ, 2014), Frédéric Bérard, chroniqueur au journal *Métro*, a pris l'habitude d'effectuer une sélection de ses chroniques pour les réunir sous un thème ou un autre et les vendre en librairie. La pandémie de COVID-19 et le télétravail étant venus réduire le nombre de gens pouvant lire le journal *Métro* le temps d'un trajet entre deux stations, le chargé de cours en droit à l'Université de Montréal avait donc une raison supplémentaire pour compiler sur 144 pages ses chroniques allant de mai 2020 à février 2021. Dans *La bêtise insiste toujours*, comme dans ses ouvrages précédents, Frédéric Bérard combat ses cibles habituelles, à savoir le populisme, les nationalistes dits «identitaires», le complotisme et Donald Trump. À défaut d'originalité, ce dernier ouvrage du chroniqueur du *Métro* mérite malgré tout d'être analysé en ces pages, tant il synthétise une bonne partie du discours progressiste actuel.

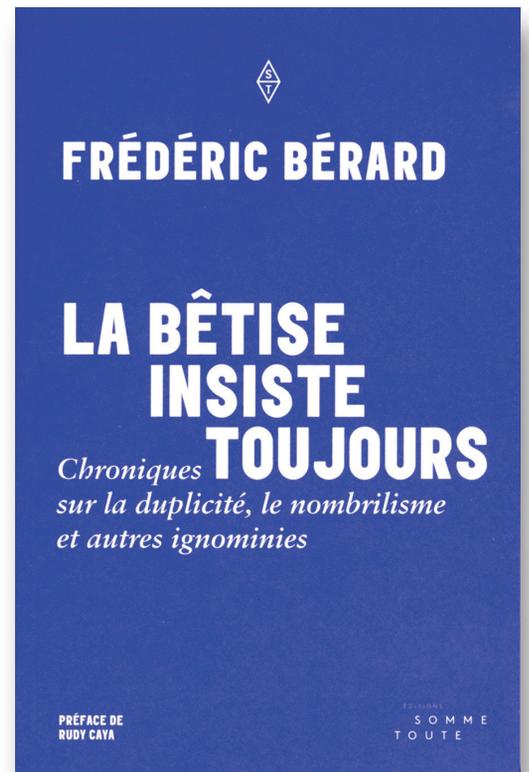
D'abord, allant à l'encontre du relativisme moderne qui nous enseigne que tout se vaut, nous nous en voudrions de passer sous silence le style – il faut bien le dire – proprement adolescent du livre. En effet, Frédéric Bérard choisissant d'écrire comme il parle, ses chroniques sont truffées d'onomatopées, de contractions, d'anglicismes, de lettres majuscules et d'occasionnels sacres. Un tel choix découle-t-il d'un souci forcé pour «briser les règles», d'un désir post-moderne d'authenticité ou d'une soif de différence mal calibrée? Dans tous les cas, cet acharnement dans l'erreur et cette constance dans le mauvais style prennent une tournure ironique lorsque l'auteur balaie du revers de la main la crainte du recul du français au Québec et qu'il y réplique en évoquant les prétendus «50 % de pures laines analphabètes» (p. 109). Frédéric Bérard peut bien, s'il le veut, s'inquiéter de la qualité du français plutôt que du statut de notre langue nationale; encore faut-il qu'il prêche par l'exemple. On ne peut pas d'un côté prôner un français de qualité, puis de l'autre publier des chroniques

d'opinion qui rappellent parfois les textes de *Watatatow*. Ce n'est pas sérieux. Aussi faut-il condamner cette étrange manie de publier fréquemment des chroniques faites de dialogues fictifs dans lesquels notre valeureux chroniqueur expose courageusement les failles intellectuelles d'un contradicteur imaginaire et caricaturalement abruti. Peut-être cela sert-il à amuser à peu de frais le cercle amical de l'auteur, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit du degré zéro de la chronique d'opinion.

Dans la plus pure tradition trudeauiste, la défense de l'État de droit, de la raison, de la science et de la démocratie est-elle mobilisée par Frédéric Bérard pour cibler le nationalisme québécois, d'emblée désigné coupable.

Ce détour obligé sur la forme ne nous dispense pas d'en arriver au fond des choses, si tant est que le fond puisse être atteint, l'auteur se surpassant pour en repousser les limites toujours plus loin. Les chroniques de Frédéric Bérard ont été divisées en deux chapitres. Le premier, sous le titre «Bêtises rassembleuses et violences quotidiennes», compile des billets dénonçant le complotisme, les avancées apparentes de la connerie ambiante ou le recul de la science et de la raison. Le second, intitulé «Bêtises parlementaires et sottises cérémonieuses», renvoie plutôt à l'état de la démocratie libérale au Québec, au Canada et en Occident et à des sujets plus concrètement politiques. Dans un chapitre comme dans l'autre, l'auteur alterne entre dénonciation d'injustices et d'aberrations (témoignages à l'appui) et étalage de vertu en se payant la tête d'épouvantails conservateurs ou conspirationnistes (les deux termes semblant souvent interchangeable dans le vocabulaire de Frédéric Bérard). Le tout est enfin saupoudré ici et là de toutes les maximes trop utilisées de Montaigne, Talleyrand ou Lord Acton que l'on trouve dans tout bon dictionnaire de citations.

La pandémie de COVID-19 occupe bien sûr une grande place dans l'ouvrage de Bérard, ce dernier s'en donnant à cœur joie contre ceux critiquant les mesures sanitaires tout ou en partie, ces gens étant jetés indistinctement dans le grand panier du complotisme ou encore qualifiés, non sans mépris, de «Gandhi et Henry David Thoreau version Saint-Jérôme» (p. 25). L'actualité récente fera d'ailleurs sourire le lecteur lorsqu'il verra Frédéric Bérard



insister jusqu'à plus soif sur «l'indubitable échec» de notre système d'éducation que prouverait le fait que 25 % des Québécois croient que le virus a été créé en laboratoire, cette thèse étant soudainement devenue moins farfelue. La critique grandissante à l'endroit des élites, des médias, des experts, du système juridique et de la classe politique inquiète visiblement Bérard, qui se demande, en introduction: «Comment [...] peut-on assurer une démocratie en l'absence d'un minimum de rationnel? Comment maintenir les liens sociétaux à l'exclusion d'un dialogue à tout le moins minimaliste et aux référents convenus?» (p. 13). Rendons justice à l'auteur: ces questions légitimes (à défaut d'une clarté syntaxique) méritent effectivement une réponse. Il faut cependant admettre que l'auteur se trouve lui-même au cœur du problème.

Le chroniqueur dénonce l'usage des concepts de «racisme anti-blanc» et de «racialisme», selon lui non reconnus par la sociologie (p. 20 et p. 76), nous laissant deviner l'extrême partialité des critères qu'il utilise pour déterminer ce qui relève ou non de la sociologie. Ces concepts, avance toujours Bérard, auraient été inventés de toutes pièces par Jean-Marie Le Pen et d'autres figures racistes et d'extrême droite pour mieux retourner l'accusation de racisme contre ses victimes réelles et épargner les coupables. Ne manquant aucune occasion pour rater la cible, il résume en ces mots les critiques à l'endroit de la nouvelle gauche: «les racistes seraient, au final [...] ceux-là mêmes qui se font sinon porte-parole, au moins militants du mouvement antiraciste. Et pourquoi donc? Parce qu'ils ramèneraient leur combat à une affaire raciale. Grosse trouvaille.» (p. 20-21).



suite de la page 34

Ainsi, notre caricaturiste de fin de semaine passe complètement à côté du cœur de l'affaire, à savoir que le problème de la nouvelle gauche n'est pas sa dénonciation du racisme en tant que tel, mais bien que sa vision du racisme a plus à voir avec un trou noir aspirant tout ce qui est à sa portée et que cette définition élargie sert de véhicule à un déferlement de haine à l'endroit de l'homme blanc et des nations occidentales. Justement, un peu plus loin à la page 55, il s'offusque des propos de Philip Salzman, ancien professeur de l'université McGill, qui attaquait le concept d'islamophobie et qui voyait dans le multiculturalisme une volonté de «saper la civilisation occidentale» (p. 55). Indigné, Bérard retire à Salzman sa légitimité universitaire et le renvoie dos à dos avec «un complotiste style 5G» ou un «flat-earther». Dans la chasse gardée du gauchisme diversitaire qu'est devenue l'université, le moindre examen critique du multiculturalisme apparaît comme un crime de lèse-majesté, une déviance impardonnable.

S'il admet que le mouvement *woke* peut parfois dériver (p. 53-55 et p. 110-112), Bérard se trouve néanmoins du même côté que lui la plupart du temps. Se défendant d'accuser les Québécois d'être racistes (p. 74), tout le ramène malgré tout à la logique circulaire du *wokisme*: «Nier aussi aisément l'enjeu [du racisme systémique] en vient à participer, sciemment ou non, à sa construction ou consolidation» (p. 75-76). À grands coups de *Reductio ad Trumperum* et d'accusations d'islamophobie ou de complicité coloniales, Bérard guerroye contre les «nationalistes identitaires» et «certains chroniqueurs» (qui ne sont jamais nommés), évoquant hypocritement comme contre-exemples les figures de Lévesque, Godin et Parizeau, parvenant à concéder que ce dernier n'était pas vraiment raciste malgré son «impardonnable» déclaration du 30 octobre 1995.

Le chroniqueur s'en trouve à blâmer constamment le camp national, qui alimenterait la chasse au voile, le repli sur soi et la menace à la paix sociale. Dans sa chronique du 20 janvier 2021, il accuse «une poignée d'acteurs pitoyables issus du milieu politico-média-

En somme, il semble que la seule réussite du livre demeure le choix de son titre. En effet, *La bêtise insiste toujours*, en tant que sixième essai de Frédéric Bérard, figure certainement au palmarès des livres portant le mieux leur nom.

tique» (p. 124) d'avoir mis en place une propagande antimusulmane. Dans une longue tirade, il s'élançait: «Si bien qu'après le martelage publicitaire, le public québécois, lequel n'avait jamais eu aucun problème avec la religion musulmane, se gratte maintenant la noix: sommes-nous réellement envahis comme on nous le dit à la *tivi*? Saint-Roch-de-l'Achigan va-t-il tomber aux mains d'Al-Quaïda? Des mosquées à Ferme-Neuve? Ben Laden a-t-il été aperçu à Rivière-aux-Graines? Au point où aujourd'hui, selon les études du professeur et sociologue Paul Eid, 32 % des Québécois refuseraient maintenant l'immigration musulmane. Du beau travail.» (p. 124-125) Il est difficile de faire plus méprisant, condescendant et réducteur.

Les condamnations de Bérard ne concernent d'ailleurs pas uniquement ce qui relève de l'identité et de l'immigration, mais aussi de l'intégrité et de la corruption. En effet, impossible de ne pas noter qu'à travers la grille d'analyse du chroniqueur, le projet de loi 61 du gouvernement Legault (loi visant la relance de l'économie du Québec) ne constituerait rien

de moins qu'un «coup d'État caquiste» (p. 76) favorisant les amis du régime, mais qu'inversement le réseau libéral est systématiquement blanchi chaque fois qu'une tuile lui tombe dessus: ainsi les allégations de corruption visant Justin Trudeau (l'affaire UNIS), Jean Charest et Nathalie Normandeau (accusations, dans son cas) sont-elles rangées par Bérard dans la très pratique catégorie du populisme de bas étage. Dans la logique de l'auteur, à l'instar de la dixième plaie d'Égypte, il faut être marqué en rouge pour être épargné.

Ainsi, dans la plus pure tradition trudeauiste, la défense de l'État de droit, de la raison, de la science et de la démocratie est-elle mobilisée par Frédéric Bérard pour cibler le nationalisme québécois, d'emblée désigné coupable. Les nobles prétextes affichés par l'auteur ne réussissent cependant pas à masquer bien longtemps la vacuité des accusations ni à nous faire oublier le style imbuvable dans lequel elles sont proférées. En somme, il semble que la seule réussite du livre demeure le choix de son titre. En effet, *La bêtise insiste toujours*, en tant que sixième essai de Frédéric Bérard, figure certainement au palmarès des livres portant le mieux leur nom. ❖



suite de la page 35

population décide de reprendre complètement en main ses affaires. L'auteur fait une abstraction totale du changement de conjoncture. Comme l'ont souligné d'autres observateurs, les variables qui étaient importantes à l'origine du mouvement indépendantiste, dans les années 1960, ne sont plus les mêmes. Les Canadiens français sont devenus des Québécois, ils ont repris en partie le contrôle de leur économie, ont imposé leur langue et leur culture, ont connu collectivement une mobilité ascendante. Bref, la conjoncture a profondément changé. «Nos maîtres les Anglais», chère à Maurice Seguin et à l'École historique de Montréal, est de moins en moins un thème mobilisateur pour les jeunes générations. Restent les «nouvelles affaires» telles que les transferts fédéraux-provinciaux, la représentation internationale, les conflits écologiques entre Ottawa et Québec, mais force est d'admettre que cela ne semble pas soulever la fièvre nationale.

D'autre part, Gilbert Paquette occulte une deuxième grande erreur historique qui a hypothéqué la démarche et le discours du Parti québécois depuis la soirée du référendum presque gagné d'octobre 1995. Je veux bien sûr parler de la fameuse déclaration de Monsieur ce soir-là sur le fameux «vote ethnique». Grand admirateur de Parizeau, Paquette tend à la banaliser. Pour lui, le

chef du PQ n'avait fait que dire tout haut une vérité connue de tous. Il reconnaît tout de même que cette bavure du chef «mettait les indépendantistes sur la défensive, certains se dissociant même de celui qui les avait conduits si près de la victoire» (p. 79). D'autres observateurs ont été beaucoup plus durs dans leur jugement et ont soutenu que cette bourde du chef du PQ constitue une autre énorme erreur historique qui s'ajoute à celle de Lévesque en 1974, même si Paquette ne le reconnaît pas. Il reconnaît cependant qu'après cela le discours des indépendantistes et du PQ est devenu beaucoup plus «politiquement correct». On pourrait ajouter que les termes de nationalisme et d'identité ethnoculturelle ont été diabolisés, on a ergoté sur le caractère inclusif du nationalisme québécois. Ce nationalisme est devenu «ethniste» dans la bouche des opposants, le multiculturalisme a pris de l'ampleur parmi les jeunes Québécois. La proposition de charte des valeurs et de laïcité présentée par le gouvernement Marois a même déchiré le camp souverainiste. Inexorablement, élections après élections, le Parti québécois et son option se sont ratatinés, ils sont restés sur la défensive.

Cette petite déclaration de Monsieur a été un cadeau en or pour les fédéralistes et les tenants du multiculturalisme. On peut la banaliser, comme le font Gilbert Paquette et d'autres, mais selon moi, elle a marqué d'une façon indélébile et à sa façon, l'avenir de l'option indépendantiste au Québec. ❖